



En Tanzanie, le camp de réfugiés de Benako, après les pluies torrentielles du 6 mai. 250 000 Rwandais ont fui en Tanzanie.

AFRIQUE

Témoignages de rescapés du Rwanda

L'un est hutu, l'autre tutsi. Ils se sont retrouvés dans un camp de réfugiés. Tous deux ont échappé miraculeusement aux tueries qui ont éclaté à Kigali, à la mort du président rwandais.

La bataille pour le contrôle de Kigali s'est poursuivie samedi entre le Front patriotique rwandais (FPR, rébellion de la minorité tutsi) et les forces gouvernementales hutus malgré l'annonce d'un cessez-le-feu. La Croix-Rouge, elle, s'appretait dimanche à évacuer des patients du principal hôpital de Kigali surpeuplé. Un avion de l'ONU transportant de la nourriture et des médicaments a pu atterrir sans encombre dimanche à Kigali.

Nairobi, de notre correspondant

Mercredi, 6 avril au soir, tout Kigali est devant la télévision, pour la retransmission d'un match de foot. Jean-Marie Mbarushimana a rejoint ses amis au café. Ce jeune avocat tutsi de 43 ans, qui fut juge d'instruction à Butare, est de bonne humeur. Militant des droits de l'homme, proche de l'opposition démocratique, il anime avec ses camarades une association de lutte contre le racisme et le tribalisme, dont les statuts viennent d'être déposés. Comme la plupart des Rwandais, il croit que la mise en place des institutions démocratiques n'est qu'une question de jours. Jeté en prison, en 1984, pour avoir refusé de prononcer un verdict de corruption contre des opposants politiques, suspendu du barreau, M^e Mbarushimana espère bientôt, après dix ans de lutte, retrouver son honneur perdu.

A quelques pas de là, Jean-Claude Mubereka, 33 ans, est lui aussi devant la télé, avec sa famille. Substitut du procureur de Kigali, Jean-Claude est un Hutu, marié à une Tutsi, et vit dans

le quartier de Kimihurura, où ont élu domicile toutes les personnalités politiques de la capitale. Tout près de ce quartier de VIP se trouve un camp de la garde présidentielle, la « GP ». « Vers 21 heures, un veilleur de nuit m'a annoncé que l'avion du président Habyarimana venait d'être abattu, raconte Jean-Claude. Quasiment au même instant, les coups de feu ont commencé à claquer et ça a duré toute la nuit. A 8 heures du matin, j'ai vu que les portes des maisons voisines étaient enfoncées. Deux soldats m'ont alors hurlé que je cachais des gens du Front patriotique rwandais (les rebelles tutsis) dans ma maison. » Le soir, la GP revient, découvre la femme, la belle-sœur et les enfants de Jean-Claude, qu'ils frappent. « Un soldat m'a dit: j'ai la mission de tuer tous les Tutsis et j'ai déjà abattu la famille du président de l'Assemblée nationale, Félicien Ngango. Il a fait aligner ma famille, saisi une grenade et m'a ordonné de sortir. » Heureusement, le jeune sub-

stitut a des amis parmi les gendarmes, qui assistent à la scène et parviennent à éloigner provisoirement la GP. Il faut fuir. Grâce aux gendarmes, Jean-Claude et sa famille filent à l'hôtel des Mille Collines, en se jouant des barages et des tirs.

Jean-Marie Mbarushimana, lui, a moins de chance. Lorsque éclatent les premiers coups de feu de la GP, qui ratisse son quartier, il saute dans sa voiture et tente de sortir de la capitale. Mais à un barrage, on lui tire dessus. Il frappe à la porte du contingent bengali des Nations unies, qui refuse de lui ouvrir. Vers 2 heures du matin, il échoue au restaurant la Taverne, où se sont réfugiés quelques-uns de ses amis. « A 7 heures du matin, les militaires sont entrés et ont liquidé sept personnes. Je me suis sauvé dans l'appartement. » Caché derrière un rideau, Jean-Marie voit un militaire traîner la serveuse tutsi, Rosette, 21 ans, dans l'arrière-cour. « Il lui a arraché sa robe et a commencé à lui caresser les seins du bout de son canon de fusil. Comme elle mettait ses mains pour se cacher, il lui a tiré dans le sein gauche à bout portant. Elle gisait à terre, il a posé sa botte sur elle et a tiré dans la tête. »

L'avocat réussit à s'échapper, pendant que les soldats s'acharnent sur le coffre-fort. Averti, un major de gendarmerie originaire de Butare, comme lui, l'emmène dans sa camionnette jusqu'à l'hôtel Méridien. Après quatre jours passés dans le hall, il se glisse dans la dernière voiture d'un convoi qui file à l'aéroport. « Le trajet a duré trois heures pour cinq kilomètres. Aux barrages, les militaires et les miliciens fouillaient à la recherche de Tutsis. En me voyant, l'un d'eux a crié: "Une

vermine qui s'échappe!". J'ai bluffé en me faisant passer pour ghanéen, j'ai injurié le militaire en Anglais. Il m'a craché dessus, mais il m'a laissé passer. »

Jean-Marie passera encore deux nuits sous le porche de l'aérogare, en compagnie d'une poignée de Tutsis, sous la protection des Belges, qui refusent pourtant de les évacuer, de peur que les FAR, qui rôdent derrière les grilles, n'abattent les avions. « Nous avons vu un camion français passer, nous avons couru et sommes montés de force. Le camion a fait un petit virage vers Kigali, tout le monde a crié en pensant qu'on y retournerait. Mais vers 16 heures, mardi 12, nous nous sommes envolés pour Nairobi. » Trois jours plus tard, sous une tente plantée le long du tarmac de l'aéroport Jomo Kenyatta, Jean-Marie Mbarushimana voit arriver le substitut Jean-Claude Mubereka, qui a lui aussi réussi à se glisser dans un convoi avec sa famille, et à prendre le dernier avion vers le salut.

Jean-Philippe CEPPI

● L'organisation humanitaire Oxfam a publié hier plusieurs encarts publicitaires dans la presse britannique accusant le Conseil de sécurité de l'ONU de « tergiverser » tandis que « des milliers de personnes meurent chaque jour au Rwanda » et que « les fleuves se remplissent de cadavres d'hommes, de femmes et d'enfants ». « Nous n'avons pas connu de telles horreurs depuis les champs de la mort au Cambodge, écrit Oxfam sous une photo de crânes empilés. Et une fois encore, ceux qui pourraient faire quelque chose ne font pas assez. »

